

# Shakespeare trahi par l'astronomie ?

L'identité du « Barde » est en débat depuis des siècles. La majorité penche pour un obscur fils de gantier né à Stratford-upon-Avon. Mais d'autres soutiennent que John Florio, lexicographe érudit, serait l'auteur caché. La masse des arguments et contre-arguments vient de s'enrichir d'une nouvelle piste faisant la part belle à la science des astres

FLORENCE ROSIER

**Q**ui a écrit *Hamlet*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*? *Le Roi Lear* et *Othello*? *Le Songe d'une nuit d'été*, *Le Marchand de Venise*, *La Mégère apprivoisée*? *Richard III* et *Henri VIII*? Vertigineuse liste. Quel homme a donc créé cette œuvre-culte, pleine de bruit et de fureur, d'une poésie illimitée? Qui fut, à la fin de la Renaissance, ce « semez d'éblouissements », ce « panier percé du génie » (Victor Hugo, *William Shakespeare*, 1884)?

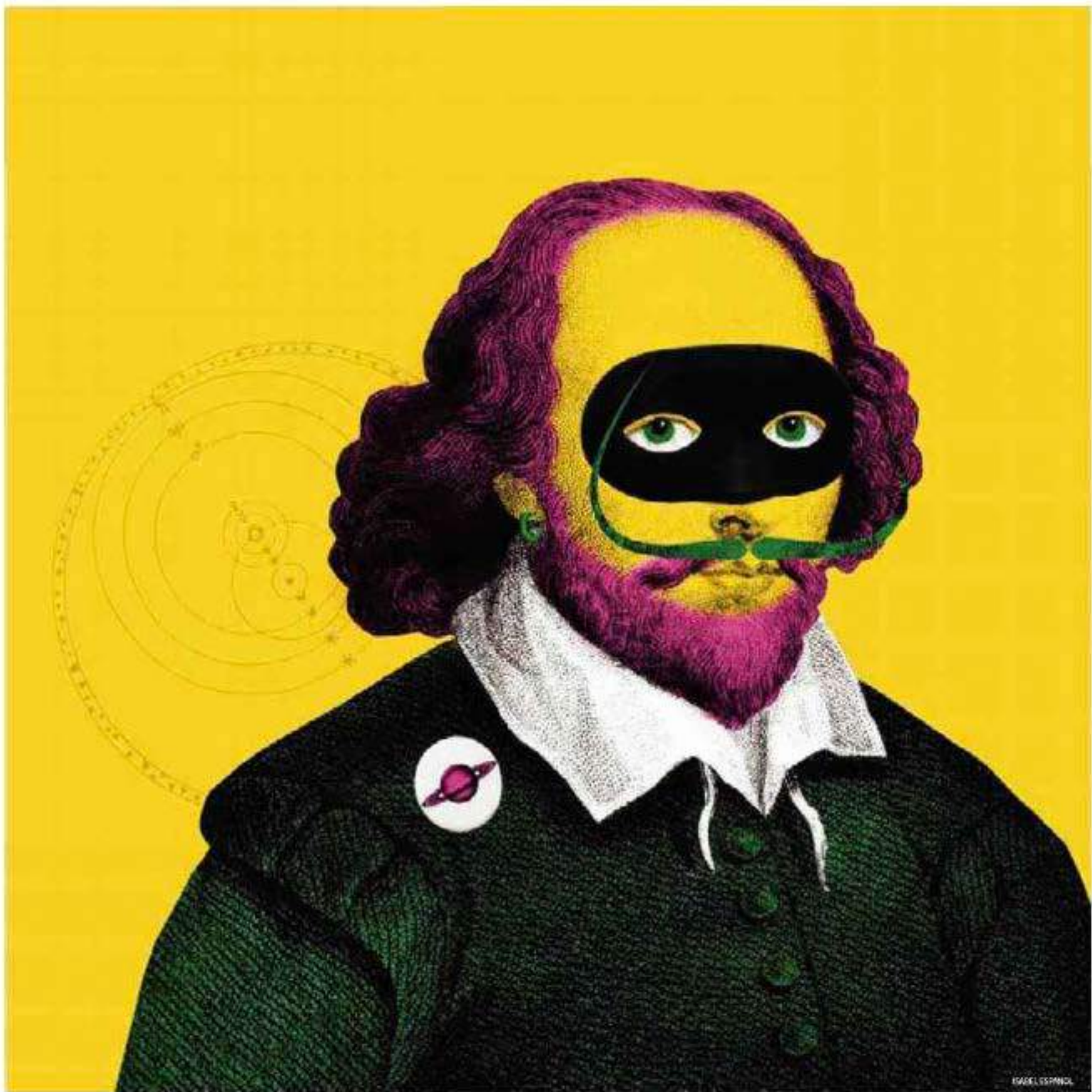
Shakespeare, direz-vous. Oui. Mais si l'identité de ce géant n'était qu'un leurre depuis plus de quatre siècles? S'il n'était pas cet homme que nous connaissons tous – quoique fort mal : le fils de gantier, né le 23 avril 1564 à Stratford-upon-Avon, devenu administrateur de théâtre et négociateur en grains?

Si William Shakespeare, au fond, était la plus grande imposture littéraire de tous les temps? « On dit qu'aux

premières représentations d'*Hamlet*, William Shakespeare se réservait le rôle du spectre. Et si ce choix, loin de se limiter à ce rôle, avait été celui d'une vie entière? », s'interroge Daniel Bournoux dans *Shakespeare. Le choix du spectre* (*Les Impressions nouvelles*, 2016).

« On sent, en abordant l'œuvre de cet homme, le vent énorme qui viendrait de l'ouverture d'un monde », augurait Hugo. Prémonitoire? Cette vision est aujourd'hui confortée par l'irruption d'un physicien-poète dans l'univers feutré des shakespeareiens qui relance une hypothèse schismatique : Shakespeare serait non pas d'origine anglaise, mais anglo-italienne.

Un fascinant personnage sort ainsi de l'ombre : John Florio, un humaniste doublé d'un aventurier, un érudit polyglotte, petit-fils d'un juif italien dont le fils, converti au protestantisme, avait migré en Angleterre pour fuir l'Inquisition. Il était de onze ans l'aîné de William Shakespeare. John Florio, ou le parfait emblème de l'homme de la Renaissance.





« Pour révolutionner une langue comme l'a fait Shakespeare, il faut venir du dehors », souligne Lamberto Tassinari, professeur de littérature italienne à l'université de Montréal (Canada). Ce Florio serait donc Shakespeare? Tassinari défend cette thèse depuis 2008 dans son ouvrage très documenté, *John Florio, alias Shakespeare* (Le Bord de l'eau, traduit en français par Michel Vaïs en 2016).

Depuis peu, il a été rejoint par Jean-Patrick Connerade, professeur émérite de physique à l'Imperial College de Londres – et auteur, sous le nom de Chaunes, d'une œuvre poétique couronnée en 2018 du Prix mondial de l'humanisme. Nous allons voir comment.

Ajoutons que cette hypothèse ne convainc nullement la communauté internationale des shakespeareiens, lassés de revoir surgir cette vieille lune. « Nous sommes généralement très agacés par ce retour du complotisme », témoigne François Laroque, professeur émérite à la Sorbonne-Nouvelle, auteur d'un *Dictionnaire amoureux de Shakespeare* (Plon, 2016).

*To be or not to be...* William Shakespeare. Voilà près de deux siècles que les érudits se déchirent, que les foules s'enflamment autour du spectre du Barde. « Un barde, c'est un poète quasi national : il élève une voix où beaucoup se reconnaissent. Cela explique en partie la difficulté à contester son identité », relève Daniel Bougnoux, professeur émérite à l'université de Grenoble.

### Immenses lacunes sur sa vie

La polémique naît et enfle au XIX<sup>e</sup> siècle, avec

l'essor de la « bardolâtrie ». Un âpre débat oppose deux clans. Pour les « stratfordiens », soit la quasi-totalité des universitaires shakespeareiens, le Barde est bien William Shakespeare, « l'homme de Stratford ». Mais nos connaissances sur sa vie comportent d'immenses lacunes. « On ne dispose pas de preuves qui authentifieraient les écrits de Shakespeare, les attribuant sans conteste à l'homme de Stratford », admet François Laroque, qui prépare une biographie de William Shakespeare. *C'est de cette béance, de cette ambiguïté que sont nées toutes ces théories fumeuses.* »

De cette béance, mais aussi d'un abîme criant, jugent les anti-stratfordiens. Car comment expliquer le gouffre « infranchissable » entre l'homme de Stratford à la vie si terne, selon eux, et l'œuvre de légende dont il est censé être l'auteur? « *Le petit homme de Stratford m'abîme Shakespeare, il n'a à aucun degré l'étoffe ou la taille que réclame son œuvre, et je ne peux croire que celle-ci jaillisse d'une source si médiocre* », résume Daniel Bougnoux. Bien des célébrités figurent parmi les « anti-stratfordiens » : Mark Twain, Henry James, Helen Keller, Charles Dickens, Sigmund Freud...

Le poison du doute se répand : au total, plus de 70 prétendants au « trône shakespeareien » seront proposés. Des candidats farfelus pour la plupart. Quatre ont semblé plus sérieux : le comte d'Oxford, Francis Bacon, Christopher Marlowe et le comte de Derby. Tous, cependant, ont fini par être disqualifiés. Au terme, parfois, d'enquêtes rocambolesques. « *On est dans le domaine de toutes les extravagances*, souligne François Laroque. *Au XIX<sup>e</sup> siècle, des gens ont dépensé des fortunes pour construire des machines [une « roue cryptographique »] et tenter de découvrir ainsi un message caché dans le texte des œuvres de Shakespeare.* » Mais la controverse ne s'est jamais éteinte. En témoignent un récent film, *Anonymous* (Roland Emmerich, 2011), et une bande dessinée, *Le Testament de William S.* (2016).

Quoi de neuf aujourd'hui? Une nouvelle enquête sur Shakespeare et la science. «*J'ai voulu confronter l'ensemble des textes de Shakespeare à la réalité scientifique de son temps*», raconte Jean-Patrick Connerade. Fouillant l'œuvre du Barde – entièrement numérisée –, il a découvert deux «*mots-clés*» cachés dans quatre vers de la tragédie *Troilus and Cressida* (1602). Ulysse y décrit le Soleil en usant de ces termes : «*Planet Sol*». «*Le soleil est une "planète" pour Shakespeare, car il tourne autour de la Terre. Mais c'est une planète noble, qui met de l'ordre parmi les autres en imposant son mouvement par les sphères qu'il entraîne*», analyse Jean-Patrick Connerade dans *A3*, le magazine des anciens et amis du CNRS, au printemps 2017.

Selon lui, le Barde connaissait donc le modèle de l'univers conçu par l'astronome danois Tycho Brahé (1546-1601), «*le scientifique le plus admiré de son temps*», relève Jean-Pierre Luminet, astrophysicien (CNRS) et poète. «*Shakespeare s'est intéressé de très près à la science du ciel et aux croyances sur le sujet, la ligne entre les deux restant tenue à cette époque*», confirme Sophie Chiari, professeure d'études anglophones à l'université Clermont-Auvergne.

Du temps de Shakespeare, deux grands modèles astronomiques s'affrontent : la théorie du Grec Ptolémée, ou «*géocentrisme*» (la Terre est au centre de l'Univers), et celle de Copernic, ou «*héliocentrisme*» (le Soleil est au centre de l'Univers), connue depuis 1543. Pour l'Église, seule la première est conforme aux Écritures.

Mais un troisième modèle apparaît en 1580 : on le doit à Tycho Brahé qui, tout en admirant la théorie de Copernic, refuse l'idée que la Terre ne soit pas au centre du monde. «*Il tente donc une fusion entre Ptolémée et Copernic*», résume Jean-Patrick Connerade. Ce sera le modèle «*géo-héliocentrique*», où la Terre, immobile, reste placée au centre de l'Univers ; le Soleil et la Lune tournent autour d'elle, tandis que les autres planètes tournent autour du Soleil.

Quand il découvre le sens des mots «*Planet Sol*», Jean-Patrick Connerade ignore tout de John Florio. Informé du livre de Tassinari, il le contacte. S'ensuit un long dialogue par courriel. Et le 11 février 2018, c'est «*l'effet Euréka*» : «*Je suis allé chercher le mot "sole" (soleil) dans le dictionnaire de John Florio (1598)*, raconte Lamberto Tassinari. *Et j'ai lu : "SOLE – the sunner, the eie of heaven, the planet Sol." Florio, alias Shakespeare, croyait donc comme Tycho Brahé que le Soleil était une planète !*»

«*Cet indice minuscule, c'est comme la tache de sang que le criminel laisserait derrière lui*», poursuit-il. Le «*crime*»? Le nom d'emprunt sous le-

quel John Florio aurait publié cette œuvre monumentale. Une magistrale imposture, face à laquelle Romain Gary, alias Emile Ajar, deux fois prix Goncourt, ferait pâle figure...

Mais d'où venait au Barde sa science subtile de l'astronomie? Peut-être de sa fréquentation de la maison de l'astronome Thomas Digges, à Londres. Un portrait de Tycho Brahé y trônait. Là, «*sous le regard figé de l'imposant Danois, Shakespeare [se serait initié] aux subtilités de l'astronomie*», raconte Jean-Pierre Luminet dans *La Discorde céleste* (JC Lattès, 2008).

Une autre explication est possible : l'ambassadeur de France à Londres a accueilli le grand penseur italien Giordano Bruno pendant plus de deux ans, avant qu'il ne revienne en Italie – où l'Inquisition s'empara de lui. Pendant ce séjour, «*ses opinions controversées en faveur de la théorie de Copernic ne passèrent pas inaperçues et suscitèrent l'opposition de l'université d'Oxford*», raconte Jean-Patrick Connerade. Une controverse éclata durant un souper... où John Florio était présent.

Mais ce n'est pas tout. Sur deux autres sujets d'astronomie, Jean-Patrick Connerade note une convergence entre John Florio et le Barde. «*Le premier est l'identification de la femme changeante à la Lune, elle aussi changeante – avec ses phases variant dans le mois. Un sujet que les autres poètes évitent, car contraire à l'idéalisation de la femme. Or on retrouve chez Florio, dans son fameux dictionnaire, cette définition de la Lune : LUNARE, (...) Also the monthly disease of women [également les troubles menstruels de la femme].*»

Le deuxième sujet porte sur l'astrologie. On sait que Tycho Brahé tira l'horoscope de Soliman le Magnifique : un échec cuisant. Il écrivit donc une diatribe contre l'astrologie, «*absurde*» et «*non scientifique*». Toute sa vie, il milita contre la tentation de lire le destin dans les corps célestes. «*Le Barde est de son côté : dans plusieurs pièces, il exprime l'absurdité de l'astrologie.*» Il s'exprime alors dans le style de Montaigne, ou plutôt... de Montaigne traduit par Florio.

Le Barde et son style : nous y voilà. «*Son écriture fume comme un cratère*», observait Hugo. De quelle bouche a jailli ce verbe éruptif et raffiné, crépitant d'inventivité, tout en démesure et paradoxes? D'où vient cette langue tellurique et pourtant céleste, fleurie de mots nouveaux, constellée d'aphorismes et de métaphores, qui bouscule par sa licence, happe par son audace, surprend par son érudition?

Dans sa longue et minutieuse enquête, Tassinari a comparé les textes de John Florio et ceux du Barde. «*Ma conviction est que John Florio est le seul candidat possible au titre d'auteur des*



œuvres de Shakespeare. Son *World of Words* est un dictionnaire encyclopédique qui contient – avec sa traduction de Montaigne – “tous” les mots et le savoir de Shakespeare. » Ajoutant : « Il y a des traces de Florio partout, à un tel point que le débiteur (WS) ne peut qu'appartenir au créancier (JF). » John Florio a créé 1140 néologismes anglais. Il est le deuxième auteur connu à en avoir créé autant, après Shakespeare – 2000 à 3000 mots nouveaux recensés. Croisons les « mots nouveaux » communs aux deux auteurs : près d'un millier ont été recensés par Tassinari et d'autres.

Bref aperçu de ces mots nouveaux : « attentiveness » (*Second Fruits* de Florio, *Le Conte d'hiver* de Shakespeare), « bastardizing » (*Un monde de mots* de Florio, *Le Roi Lear* de Shakespeare), « blessedness » (traduction de Montaigne, *Henry VIII*), mais également « cautelous », « distemperature », « extravagancy », « faithfulness », « flat-long », « imbecillity », « magnificence », « straw-color », « yesternight »...

« John Florio est un immense créateur de mots nouveaux. Son vocabulaire, d'une ampleur extraordinaire et d'un italianisme évident, diffère de celui des autres écrivains anglophones de son époque. De tous, en réalité, sauf un : le Barde, qui utilise précisément les mêmes mots et expressions. C'est assez stupéfiant », estime Jean-Patrick Connerade.

Un trait d'union figure parfois dans le nom de Shake-speare. Il a provoqué des déluges de commentaires. « Skake-speare », n'est-ce pas la lance – ou la plume – qu'on agite ? Santi Paladino fut le premier à suggérer que, derrière Shakespeare, se cachait un Florio : Michelangelo, le père. Mais, en plein fascisme mussolinien, difficile de ne pas voir dans son hypothèse une tentative de récupération politique en faveur d'une suprématie de la culture italienne. Pour lui, les Florio auraient forgé le nom « Shake-speare » en traduisant mot à mot, en anglais, le patronyme d'une aïeule sicilienne, Crollanza. Mais les documents font défaut. « D'autres éléments suggèrent que les familles Florio et Crollanza ont vécu sur les mêmes territoires », relève Tassinari. Avec le Barde, rien n'est simple.

Prenez maintenant le titre d'une comédie du Barde, *Peines d'amour perdues* (1589). Il est retrouvé sous une forme quasi identique dans un passage des *First Fruits* (1578) de Florio. Deux autres comédies de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*, et *Tout est bien qui finit bien*, tirent aussi leur titre d'expressions de John Florio.

Par ailleurs, les shakespeariens orthodoxes ont relevé une anomalie linguistique dans les

œuvres du Barde : l'absence de dialecte anglais, « difficile à comprendre chez un auteur natif du pays. Mais c'est une donnée naturelle et logique si l'on considère les Florio, père et fils. En tant qu'exilés de haut niveau fréquentant l'aristocratie anglaise, ils ne pouvaient manquer d'adopter leur discours raffiné », écrit Tassinari.

Shakespeare, fils de gantier ou de fin lettré ? Nous sommes ici au cœur de la tempête. Car l'interrogation nous renvoie à cette autre question brûlante : dans quelle mesure pouvons-nous échapper à notre milieu socioculturel ? Pour tous les anti-stratfordiens, William Shakespeare n'aurait eu ni l'éducation, ni l'érudition, ni la sensibilité aristocratique ou la familiarité avec la cour royale dont témoigne son œuvre.

Le Barde vécut « la plume au poing, la flamme au front, le diable au corps » (Hugo). Il faut l'avouer : ce que l'on sait de la vie de « l'homme de Stratford » paraît souvent à mille lieues de l'audace du Barde. « Etant donné deux vies, l'une si plate, l'autre si riche et pleine, l'une totalement dépourvue des ingrédients propres à nourrir cette œuvre, l'autre qui en regorge, qui en déborde, comment ne pas choisir ? », s'étonne Daniel Bougnoux.

« Est-il scandaleux que le fils d'un gantier anglais puisse bel et bien être Shakespeare ? », rétorque François Laroque (*Le Monde* du 22 janvier 2016). Le metteur en scène Peter Brook, de son côté, défend un Shakespeare capable, grâce à son génie, de transfigurer ses rencontres en un or théâtral. « Il suffisait à Shakespeare de s'asseoir dans une taverne, avec quelques soldats revenant d'une guerre, riant et buvant, échangeant des souvenirs – tandis qu'à la table voisine il entend quelqu'un donnant les dernières nouvelles de la Cour et, à une autre table, quelqu'un exposant savamment combien il est difficile de concilier la foi catholique et la protestante, et ce que ressent profondément un protestant – et Shakespeare absorbe tout cela », écrit-il dans son livre *Du bout des lèvres* (Odile Jacob, 2018).

### Un provincial un peu bouseux

Pour les stratfordiens, tout s'explique par le génie du Barde et son travail acharné – « il est mort à 52 ans », rappelle François Laroque. Mais « l'esprit ne tombe pas du ciel », estime Daniel Bougnoux. Les stratfordiens nous accusent de snobisme : nous répugnerions à admettre qu'un fils de gantier, faiblement scolarisé et dont la femme et les deux filles demeurèrent largement illettrées, ait pu signer pareille œuvre. Un réflexe de caste nous interdirait d'accorder tout ce “génie” à un provincial un peu bouseux ; pourtant, les exemples de génies

*de basse extraction ne manquent pas.* »

Tassinari se défend aussi de ce procès en élitisme. « *Des enfants d'artisans et de paysans de l'époque pouvaient certainement créer de la poésie, comme le prouvent d'autres auteurs élisabéthains comme Christopher Marlowe et Ben Jonson. Mais pas une telle œuvre, pas le William Shakespeare de Stratford-upon-Avon.* »

De fait, comment le Barde a-t-il eu accès au savoir historique et littéraire dont témoignent ses pièces ? La bibliothèque de John Florio comptait 340 livres en italien, en français et en espagnol, et de nombreux livres en anglais. Un trésor. « *Si vous regardez les titres des livres italiens qui lui ont servi pour rédiger ses dictionnaires, vous y trouvez 43 livres de théâtre et "toute" la littérature italienne ayant servi pour écrire les pièces de Shakespeare* », dit Tassinari. Comment l'homme de Stratford, lui, aurait-il eu accès à ce savoir ? « *A Londres, Shakespeare vivait dans le quartier des libraires : il pouvait très bien s'y installer pour consulter des livres sans les acheter* », répond François Laroque.

Face à l'offensive des « pro-Florio », les stratfordiens affûtent leurs armes. Ils ripostent par une salve de questions. « *Par quel étrange renversement de perspective le "gentle Shakespeare" est devenu aujourd'hui "le médiocre homme de Stratford", vil spéculateur, illettré, usurpateur d'une œuvre qu'il aurait été bien incapable d'écrire* », ironisent-ils dans l'ouvrage collectif *Shakespeare. Combien de prétendants ?* dirigé par François Laroque et Dominique Goy-Blanquet (Editions Thierry Marchaisse, 2016).

L'auteur Shakespeare n'a-t-il pas été salué comme le « *doux Cygne de l'Avon* », sept ans après sa mort, par son contemporain, le dramaturge anglais Ben Jonson (1572-1637) ? Bel argument pour les stratfordiens. Comment, s'étonnent-ils aussi, une telle supercherie aurait-elle pu ne pas « fuiter » du temps de Shakespeare ? Et pourquoi aucune pièce du Barde n'a-t-elle plus été jouée ou publiée après la mort de Shakespeare, en 1616, alors que John Florio vivra encore neuf ans ?

Si John Florio est « le vrai Shakespeare », pourquoi donc est-il mort dans l'indigence, en 1625 – sa protectrice, la reine Anne, étant décédée en 1619 ? La publication du *Premier Folio* du Barde, en 1623 – un succès – n'aurait-elle pas dû l'enrichir ? Pas forcément, répond Jean-Patrick Connerade. Les droits d'auteur n'existaient pas au XVI<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs les auteurs se plagiaient largement les uns les autres, une pratique admise. « *Quant à l'homme de Stratford, qui était comptable, on sait qu'il est devenu prospère par des spécu-*

*lations et qu'il était procédurier. Mais il n'est pas question de revenus provenant d'activités littéraires* », ajoute Jean-Patrick Connerade.

Chaque nouvelle hypothèse génère un flot de nouvelles questions. Une énigme sans fin. Alors ? Au lecteur de juger. « *Florio peut certes être considéré comme un candidat à peu près crédible, peut-être le seul dans la foule des quelque 80 prétendants au titre*, admet François Laroque. *Mais en l'absence de toute preuve définitive en faveur de l'un ou de l'autre, je m'en remets à l'appréciation des textes. Ils mettent en évidence l'immense supériorité de ceux qui sont signés William Shakespeare sur ceux de l'érudit lexicographe.* »

Les avis sur ce point divergent, cependant. Scott McCrea, professeur d'art dramatique à l'université de New York, juge lui aussi le style de Florio infiniment plus « *prosaïque* ». Mais il aurait confondu un poème de John Florio avec un autre de John Fletcher. D'autres cependant (Saul Gerevini et Giulia Harding) trouvent la langue de John Florio poétiquement semblable à celle de Shakespeare. Le style de Florio était aussi très apprécié de son ami Ben Jonson et de ses deux biographes, Clara Longworth de Chambrun (1921) et Frances Yates (1934).

Autre question : pourquoi Florio, personnage extraordinaire, a-t-il été si longtemps négligé ? « *La critique shakespearienne ne s'occupe que des dramaturges. Et John Florio, officiellement, n'est pas un dramaturge* », regrette Tassinari.

Un exemple : deux chercheurs de l'université de Claremont (Californie) ont analysé par ordinateur l'ensemble du corpus shakespearien, en comparant le style du Barde à celui de 37 autres écrivains – dont le comte d'Oxford, Francis Bacon et Christopher Marlowe. Verdict, publié en 2010 : « *Aucun des candidats testés ne s'ajustait de près ou de loin au profil stylistique des œuvres de Shakespeare, d'une grande cohérence* », résume Ward Elliott, un des coauteurs. Les Florio, cependant, n'ont pas été inclus dans l'analyse. « *Nous ne disposons pas de poèmes ou de pièces en langue anglaise à leur signature* », explique au *Monde* Ward Elliott. « *Les spécialistes ne peuvent pas trouver le vrai Shakespeare car ils regardent où il n'est pas ! C'est un cercle vicieux* », déplore Lamberto Tassinari.

Les lignes bougent, cependant. « *Losmose entre les œuvres de Shakespeare et de Florio est si évidente que même les stratfordiens ont été obligés d'imaginer qu'ils étaient proches* », constate Jean-Patrick Connerade. « *Je suis persuadé que Shakespeare et Florio se connaissaient. Florio a probablement été un passeur : pour la langue et la culture*



italiennes, les sciences et l'astronomie, Montaigne enfin », confirme François Laroque.

John Florio se voit donc accorder un rôle croissant, « mais toujours "à côté" de l'homme de Stratford. En sachant que l'industrie Shakespeare rapporte plus à la Grande-Bretagne que la British Airways, cela peut se comprendre », glisse Michel Vaïs. De fait, 4,5 millions de visiteurs se déversent chaque année dans les rues de Stratford-upon-Avon, visitant pieusement les lieux « habités » par Shakespeare, achetant les produits dérivés. Une manne. Reste que les arguments des pro-Florio ne constituent pas des preuves, admet Daniel Bougnoux. « Aucun n'emporte la conviction ; leur accumulation pourtant donne à réfléchir. »

#### Un acte de foi

« Ce qui fait que les shakespeariens pensent que l'homme de Stratford est bien l'auteur de ces œuvres, c'est un acte de foi, témoigne François Laroque. Il y a tant de documents contradictoires que, finalement, je suis partisan d'en revenir aux allusions des contemporains de Shakespeare, soit près de 140 citations. »

Il y aurait tant à dire encore. Sur la comparaison des testaments de l'homme de Stratford et de John Florio, le premier d'une platitude absolue, le second montrant des accents éloquentes et passionnés. Sur l'italianisme du Barde : 16 de ses 38 pièces se déroulent en Italie. Sur la place de l'exil et du bannissement dans son œuvre : 40 sonnets et 14 pièces en parlent. Sur l'anonymat de John Florio, s'il est bien le Barde. Ici, deux hypothèses : il n'aurait pas souhaité s'afficher comme un dramaturge, situation mal vue des milieux aristocratiques dont il était proche, ou bien il ne fallait pas qu'il apparaisse comme l'auteur des pièces historiques (*Richard III...*) commandées par Sir Francis Walsingham pour légitimer le règne d'Elizabeth I<sup>re</sup>. Cet auteur ne pouvait être ni un « étranger », ni un proche de la cour.

« Shakespeare : rendez-vous d'une rose et d'une hache... », relevait Emil Cioran (*Syllogismes de l'amertume*, 1952). Pas étonnant que ce génie pétri de paradoxes nous confonde.

Insondable mystère. Au final, « beaucoup de bruit pour rien » ? Non, car ce « bruit » nous incite à nous replonger dans cette œuvre. « Tu es un monument sans tombe et tu vivras toujours tant que vivra ton œuvre », lui a murmuré Ben Jonson. Au fond, « qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons rose, par n'importe quel autre nom sentirait aussi bon » (*Roméo et Juliette*, 1597). Humons, goûtons, écoutons de plus belle cette œuvre immortelle. ■

FLORENCE ROSIER

SHAKESPEARE, FILS DE  
GANTIER OU DE FIN LETTRÉ ?  
CELA RENVOIE À CETTE  
AUTRE QUESTION  
BRÛLANTE : DANS QUELLE  
MESURE POUVONS-NOUS  
ÉCHAPPER À NOTRE MILIEU  
SOCIOCULTUREL ?

« SHAKESPEARE S'EST  
INTÉRESSÉ DE TRÈS PRÈS À  
LA SCIENCE DU CIEL ET AUX  
CROYANCES SUR LE SUJET »

SOPHIE CHIARI  
PROFESSEURE D'ÉTUDES  
ANGLOPHONES À L'UNIVERSITÉ  
CLERMONT-AUVERGNE



*This Shadow is renowned Shakespear's: Soule of th' age  
The applause: delight: the wonder of the Stage.  
Nature her selfe, was proud of his designs  
And joy'd to weare the dressing of his lines;  
The learned will Confess, his works are such  
As neither man, nor Muse, can prayse to much.  
For ever live thy fame, the world to tell,  
Thy like, no age, shall ever paralell.*

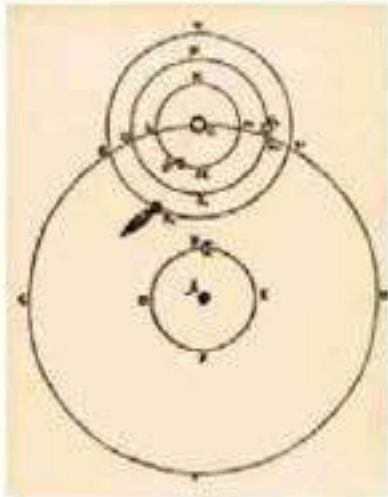
*W. A. sculpsit.*

Portrait de William Shakespeare, gravure publiée dans l'édition  
de ses poèmes, en 1640. BRITISH LIBRARY COLLECTION (OZLU CRT)



Sole, the Sunne, the Planet Sol, the eye  
of heauen. Also gold as Alchimists  
call it.

And therefore is the glorious Planet Sol  
In noble eminent, enthron'd and spear'd  
Amid't the other, whose mend'cinable eye  
Corrects the ill Aspects of Planets euill,  
And posses like the Commandment of a King,  
Sans checks, so good and bad. But when the Planet  
In euill mixture to disorder wander,  
What Plagues, and what portences, what mutiny?  
What raging of the Sea? shaking of Earth?  
Commotion in the Winds?



L'expression « planet Sol », présente dans le dictionnaire  
de lexicographe John Florio, était aussi « cachée » dans  
la tragédie « Troilus et Cressida » (1602). Ulysse y décrit ainsi  
le Soleil: « Adonques apparaît la glorieuse planète Sol dans  
sa noble primauté assise et en-sphérée parmi les autres... »

Ces vers indiquent que Shakespeare connaissait  
probablement le modèle géo-héliocentrique de l'Univers  
conçu par Tycho Brahé (1546-1601). Le Soleil y apparaît en  
effet comme une planète: il tourne autour de la Terre. Mais  
c'est une planète noble, qui met de l'ordre parmi les autres...

DOI:10.1155/2014/1473001 UNIVERSAL HISTORY OF THE SUN



Portrait de John Florio (1613). UNIVERSAL HISTORY OF THE SUN

## Le casse-tête des religions de Shakespeare

« Ce qui est diabolique avec Shakespeare, c'est qu'il dit tout et son contraire », glisse François Laroque, professeur émérite à la Sorbonne-Nouvelle et auteur d'un *Dictionnaire amoureux de Shakespeare* (Plon, 2016). Certains ont ainsi cru lire dans son œuvre qu'il était catholique. Mais d'autres protestent qu'il était protestant. Son théâtre multiplie les références aux rites juifs, affirme de son côté Marc Goldschmit dans *L'Hypothèse du marrane* (Editions du Félin, 2014). Et si John Florio avait très bien connu ces trois religions par son père, Michelangelo, devenu moine franciscain puis prédicateur réformé, et lui-même fils d'un juif converti? Ce qui donnerait à lire d'un regard neuf l'empathie secrète du Barde pour l'usurier juif Shylock, dans *Le Marchand de Venise* (vers 1596)...